

Revêtu par le Verbe

Préface au *Panégryque de saint Bernard* de Bossuet



Bossuet par Rigaud

Stéphane Zagdanski

«Il avait un nom écrit, que personne ne connaît, si ce n'est lui-même; et il était revêtu d'un vêtement teint de sang. Son nom est la Parole de Dieu. »
Apocalypse, XIX, 13

À quatorze ans – l'âge où un juif est rituellement considéré comme digne d'apprendre à lire avec sa pensée, sa voix, son ouïe, autant qu'avec ses yeux – Bossuet découvre la Bible.

C'est à Dijon, un jour de 1641, dans le cabinet de son père Bénigne, conseiller au Parlement. Isolé à l'écart, le jeune Jacques-Bénigne parcourt un gros ouvrage et s'agite. Son

animation étonne son père et son oncle Claude qui lui en demandent la raison. Pour toute réponse, l'adolescent encore ébloui leur lit à voix haute une page d'*Isaïe*. Immergé dans « cet océan immense, où se trouve la plénitude de la vérité » – écrira-t-il dans sa *Défense de la tradition et des Saints-Pères* –, il ne quittera plus son extase.

Le *Panégyrique de saint Bernard* débute ainsi par une intrigante allusion à l'*Exode*. Aux « *Urim et Tumim* », plus précisément, ce « mystérieux pectoral » que Dieu ordonne à Moïse de confectionner pour Aaron.

Il est regrettable que Bossuet ait si mal apprécié le Talmud, qu'il jugeait comporter une « infinité de fables impertinentes » (en quoi il se montra moins judicieux et audacieux que Pascal face à l'esprit de finesse de la pensée juive). Car il y aurait appris que les *Ourim* et *Toumim*, qu'on peut traduire par « Lumières et Perfections », n'étaient pas simplement un des huit ornements vestimentaires du Grand prêtre ; ils incrustaient le pectoral de pierres précieuses taillées en forme de lettres formant les douze noms des tribus d'Israël. À une question posée par le prêtre, Dieu répondait par une sorte de miraculeux morse luminescent, faisant scintiller successivement les lettres idoines de son oracle.

Pourtant, si la Bible reste très succincte sur les détails de ce splendide rituel mystique du judaïsme, on dirait que Bossuet pressent comme cette *élucidation* du Verbe à même la vêtue le concerne particulièrement.

D'abord, banalement, en ce que son rapport à la Bible demeure soumis à une classique dialectique de l'illumination et de l'enténébrement. L'Ancien Testament est comme le pectoral éteint que l'Évangile fait flamboyer, dont il abolit toutes les obscurités en résolvant ses moindres énigmes. « Ah ! » écrit Bossuet dans son *Sermon sur les Caractères des deux alliances*, « si nous avons les yeux bien ouverts, il n'y a page, il n'y a parole, il n'y a, pour ainsi dire, ni trait, ni virgule de la loi ancienne, qui ne parle du sauveur Jésus. La Loi est un Évangile caché, l'Évangile est la Loi expliquée. »

Cette interprétation ecclésiastiquement correcte – et tout à fait banale, je le redis – accompagne comme son ombre – c'est le cas de le dire – la millénaire thèse de la cécité himalayenne d'Israël confronté à la messianité du Christ. « Ils ferment les yeux volontairement à la vérité, et renoncent aux prophéties où le Saint-Esprit a lui-même compté les années : mais pendant qu'ils y renoncent, ils les accomplissent, et font voir la vérité de ce qu'elles disent de leur aveuglement et de leur chute. » (*Discours sur l'histoire universelle*) Il y a un aspect tragi-comique dans l'antijudaïsme chrétien, un côté arroseur arrosé, le bourreau décelant dans le martyr dont il accable sa victime l'acte d'accusation qui justifie *a fortiori* sa brutale inhumanité. Ainsi les juifs, naïvement déclarés seuls ne pas savoir lire leur propre

Livre, sont-ils doublement méprisés et persécutés, démontrant à quel point ils méritent la misère *dont on les afflige* puisque cette misère est le signe même de leur châtement. « Condamnés par leur propres livres », écrit encore Bossuet dans le *Discours*, « ils assurent la vérité de la religion ; ils en portent, pour ainsi dire, toute la suite écrite sur leur front ; d'un seul regard on voit ce qu'ils ont été, pourquoi ils sont comme on les voit, et à quoi ils sont réservés. »

« Yeux bien ouverts », « ils ferment les yeux », « d'un seul regard »... tout semble dit et la vérité oraculaire dépendre d'un ajustement oculaire. On se doute qu'en réalité cette affaire sophistiquée ne saurait se résumer à une simple ophtalmie de la foi.

« Quelque chose de plus merveilleux » est en question lit-on dans le *Panegyrique de saint Bernard*, où précisément, méditant le mystère de la Parole incrustée à même le pectoral, Bossuet, extirpé à *son insu* de sa propre *hypnose* doctrinale concernant les juifs « impénitents », rejoint les plus audacieuses hypothèses d'une mystique juive qu'il ignore pourtant résolument.

La première idée originale de Bossuet consiste à comparer le Grand prêtre biblique au Christ, son pectoral au Nouveau Testament, lumière et perfection, élucidation et parachèvement de l'Ancien : « Si dans le pontife du Vieux Testament, qui n'avait que des ombres et des figures, nous considérons Jésus-Christ, qui est la fin de la Loi et le pontife de la nouvelle alliance, nous y trouverons quelque chose de plus merveilleux. Chrétiens, c'est ce saint pontife, c'est le grand sacrificateur qui porte véritablement sur lui-même la doctrine, la perfection et la vérité ; non point sur des pierres précieuses, ni dans des caractères gravés, comme faisaient les enfants d'Aaron, mais dans ses actions irrépréhensibles et dans sa conduite toute divine. »

Mais la question de la « conduite » du Christ comme phare de l'action chrétienne reste susceptible d'ambiguïté, et Bossuet va très vite déployer sa métaphore à un niveau plus directement théologal. Car désigner le Christ comme *modèle* de perfection morale, c'est encore donner au *regard* trop d'importance et risquer au fond de demeurer dans une métaphysique platonicienne où l'Idée est le modèle impeccable de son double dégradé soumis aux aléas de la matière et du devenir. La conception du corps-tombeau n'est certes pas entièrement absente de l'argumentation de Bossuet : « Cette ordure de notre corps est revêtue de quelque vain éclat, en faveur de l'âme qui doit y habiter quelque temps ; toutefois c'est toujours de l'ordure, qui, au bout d'un terme bien court, retombera dans la première bassesse de sa naturelle corruption. » Il rappellera ainsi l'extraordinaire indifférence de saint Bernard aux spectacles usuels susceptibles d'attirer, fût-ce infiniment, son attention : « Il

avait accoutumé de dire qu'un novice, entrant dans le monastère, devait laisser son corps à la porte, et le saint homme en usait ainsi. Ses sens étaient de telle sorte mortifiés, qu'il ne voyait plus ce qui se présentait à ses yeux. »

Pourtant l'impeccabilité de celui qui, en s'incarnant, a ôté le péché du monde est, on le sait, d'une tout autre mouture.

De même que, négativement, les juifs, n'ayant pas su *voir* la messianité du Christ, ne savent point lire leur propre ouvrage dont il sont pourtant comme la vivante et charnelle illustration – puisque leur cécité consiste jusqu'à la fin des temps à ne pas s'apercevoir qu'elle est annoncée par leurs prophètes –, de même, positivement, saint Bernard s'interdit de voir ce qui pourrait brouiller son credo, et de même la trajectoire visible du Christ n'est qu'un pectoral *éteint* que sa parole seule ensoleille.

L'essentielle, la *substantielle* question à laquelle répond Bossuet n'est dès lors pas tant *Comment ?* que *Pourquoi ?*.

La parole du Christ illumine parce qu'elle est la substance même de son propre corps, ce corps dont chaque chrétien est une parcelle, une molécule. Ainsi le Christ n'est pas *charnellement* le Fils de Dieu, il est *verbalement* le résultat de sa sagesse parfaite. « *Dieu est esprit*, Fidèles, et ne vit que de raison et d'intelligence ; de là vient aussi qu'il engendre par son intelligence et par sa raison de sorte que le Fils de Dieu est le fruit d'une connaissance très pure, et qui, dans une simplicité incompréhensible, ne laisse pas d'être infiniment étendue. Étant le fruit de la raison et de l'intelligence divine, il est lui-même raison et intelligence ; et c'est pourquoi l'Écriture l'appelle la Parole et la Sagesse du Père. »

Le syllogisme est simple : Dieu a tout créé par sa Parole ; or le Christ est engendré par Dieu ; il est donc, lui aussi, lui surtout, au sens le plus intime, un pur être de Parole. Ou plus exactement, la Parole de Dieu, qui a tout créé, est elle-même sa plus essentielle créature. « Dieu a tout fait par son Verbe, qui est son Fils... Parce que son Verbe est sa raison et sa lumière. »

En un mot comme en mille, *le Christ est une perforation perforée de la Parole divine.*

« Ce sont ces vérités, Chrétiens, que le grand Pontife Jésus nous montre écrites sur son corps déchiré, et c'est ce qu'il nous crie par autant de bouches qu'il a de plaies : de sorte que sa croix n'est pas seulement le sanctuaire d'un pontife et l'autel d'une victime, mais la chaire d'un maître et le trône d'un législateur. »

On sait qu'en rhétorique un énoncé performatif est celui qui s'accomplit par sa simple profération (dire : « Je vous bénis » accomplit la bénédiction...). On en a une image plaisante tirée de la vie de saint Bernard dans *La Légende dorée* : « Un monastère que l'homme de

Dieu avait fait construire était envahi par une multitude incroyable de mouches, qui causaient à tous une grave gêne. Il dit : « Je les excommunie. » Et le lendemain on les retrouva toutes mortes. »

Pour en arriver à la substance performative du Christ, Bossuet commence par pousser à son extrême conséquence l'idée usuelle que faire vaut mieux que dire : « On nous a toujours fait entendre que la meilleure façon d'enseigner, c'est de faire. L'action, en effet, a je ne sais quoi de plus vif et de plus pressant que les paroles les plus éloquentes. » En demeurer à ce niveau d'interprétation exemplative, ce serait pour Bossuet – qui ne fait lui-même rien d'autre que dire, c'est-à-dire en l'occurrence prêcher –, se condamner logiquement à l'évanescence rhétorique. Au contraire, renversant les perspectives, Bossuet réactive de la plus incandescente façon l'extraordinaire efficacité du mot grec qui désigne à la fois le « faire » et la « poésie » : *poiëin*. Ainsi la véritable action c'est la parole, de sorte que la véritable parole, la « Parole substantielle du Père » qu'est le Christ, n'a qu'à agir pour s'exprimer. « Toutes ses actions parlent et toutes ses oeuvres instruisent. »

Il y a entre le dire et le faire un même rapport généalogique qu'entre le Père et le Fils. Ce rapport est celui éminent, et éminemment complexe, du verbe et de la chair. « La sainte humanité de Jésus étant unie au Verbe divin, elle est régie et gouvernée par le même Verbe. »

C'est ici que l'interprétation de Bossuet prend son envol. L'Incarnation ne doit pas être comprise comme une promiscuité du Christ avec l'homme. Si le Verbe – qui n'est autre que Dieu –, s'est fait chair, ce n'est pas pour s'humaniser, se rendre plus appréhensible, plus *regardable*. C'est afin que la parole parfaite devienne *audible et lisible, c'est-à-dire méditable, étudiable*. Le Fils, dit précisément Bossuet, est comme un « un saint et mystérieux abrégé » de la sagesse du Père. Ce que Bossuet qualifie, d'après les pères de l'Église, d'« opérations théandriques » (mêlées du divin et de l'humain) sont d'abord un phénomène poétique au sens le plus profond du mot : « Le Dieu-Verbe s'étant rendu propre la sainte humanité de Jésus, il en considère les actions comme siennes, et ne cesse d'y faire couler une influence de grâce et de sagesse toute divine qui les anime et qui les relève au-delà de ce que nous pouvons concevoir. »

Et l'évêque volant insiste : nous ne pouvons concevoir ni exprimer la sagesse divine qu'à la condition d'adhérer à sa verbalité, c'est-à-dire de se *revêtir de verbe* comme le Verbe s'est *revêtu* de chair. « Le Verbe divin gouverne l'humanité qu'il a revêtue, et, comme il l'a rendue sienne d'une façon extraordinaire, il la régit aussi, il la meut et il l'anime d'un soin et d'une manière ineffable... »

« Manière ineffable », « au-delà de ce que nous pouvons concevoir » : la mystique de l'Incarnation, loin d'être amoindrie, est au contraire épicée par la métaphore du Dieu-Verbe que Bossuet, exploitant souterrainement la figure des *Ourim et Toumim*, peut déployer dans toute sa puissance.

La *chair*, le *verbe*, la *parole divine*, les *actions* du Fils incarné, ces expressions galvaudées par la rhétorique théologique sont pour Bossuet trop abstraites, trop peu *poétiques* relativement à leur substance. Comme il utilise négativement, ou plutôt réactivement, la cécité des juifs pour évoquer le message en partie invisible du Christ, Bossuet, pour creuser son propos sur l'Incarnation, utilise réactivement des exemples tirés de la vie de saint Bernard.

« Il avait encore une sœur, qui, profitant de la piété de ses frères, vivait dans le luxe et dans la grandeur. Elle les vint un jour visiter, brillante de pierreries, avec une mine hautaine et un équipage superbe. Jamais elle ne put obtenir le bien de les voir, jusqu'à tant qu'ayant protesté qu'elle suivrait leurs bonnes instructions, le vénérable Bernard s'approcha : Hé! pourquoi, lui dit-il, venez-vous troubler le repos de ce monastère et porter la pompe du diable jusques dans la maison de Dieu ? Quelle honte de vous parer du patrimoine des pauvres ! Il lui fit entendre qu'elle avait grand tort d'orner ainsi de la pourriture : c'est ainsi qu'il appelait notre corps. Ce corps, en effet, Chrétiens, n'est qu'une masse de boue, que l'on pare d'un léger ornement, à cause de l'âme qui y demeure. »

On voit mieux comment Bossuet invagine la métaphore de saint Bernard. Si le corps brillamment paré de sa sœur n'est qu'un « sac à fumier », pour reprendre les termes rapportés par Voragine, le corps brisé et martyrisé du Christ en revanche est un pectoral dont il s'agit de se revêtir, selon l'étonnante formule de saint Paul aux Galates : « Vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ. » (*Ga.* 3, 27)

L'idée chrétienne du revêtement n'est pas en soi inédite. Elle apparaît par exemple dans la première épître de Paul aux Thessaloniens (« Revêtons la cuirasse de la foi et de l'amour, ainsi que le casque de l'espérance du salut. » 5, 8). Où Bossuet innove – rejoignant le judaïsme –, c'est lorsqu'il imagine le revêtement qu'est le Christ comme un livre à lire : « Jésus était le livre où Dieu a écrit notre instruction ; mais c'est à la croix que ce grand livre s'est le mieux ouvert, par ses bras étendus, et par ces cruelles blessures, et par sa chair percée de toutes parts... »

S'il s'agit donc de prendre le Christ comme modèle, c'est en tant qu'il est lui-même un midrach ponctué de ses plaies, un pectoral perforé de parole – « Jésus-Christ, notre grand Pontife, a porté sur lui-même la doctrine et la vérité » –, et qu'il s'agit, pour étudier son enseignement, de s'en revêtir à son tour.

Ainsi, nous enseigne Bossuet, faisait Bernard en personne : « Il était toujours au pied de la croix, lisant et contemplant et étudiant ce grand livre. Ce livre fut son premier alphabet dans sa tendre enfance ; ce même livre fut tout son conseil dans sa sage et vénérable vieillesse. Il en baisait les sacrés caractères ; je veux dire ces aimables blessures, qu'il considérait comme étant encore toutes fraîches et toutes vermeilles et teintes de ce sang précieux qui est notre prix et notre breuvage. »

Et nul bien entendu comme Bossuet pour démontrer, *de vive voix*, en rutilant d'images splendides, en rugissant d'inattendues métaphores, la valeur performative de cette Parole divine dont la sagesse l'a lui-même transpercé, de sorte qu'elle coule de son *Panégyrique* comme le verbe revivifiant jaillit à flots des stigmates de son Dieu en croix.

Aussi faut-il lui appliquer mot à mot et mystère à mystère ce qu'il déclare du saint dont il trace l'éloge : « Retournant à son grand livre, qu'il étudiait continuellement avec une douceur incroyable, je veux dire à cette croix de Jésus, il se rassasiait de son sang, et avec cette divine liqueur il humait le mépris du monde. »

Maintenant, lisez, et humez.